

Annexe 10

Roberson ÉDOUARD

CIERA-Département de sociologie

Université Laval

Les grandes lignes de ma recherche

La violence est l'un des sujets les plus récurrents de l'histoire d'Haïti. Son succès médiatique et politique dépasse les frontières nationales. Nous en sommes peut-être déjà au point où nous ne savons plus parler d'Haïti et des Haïtiens sans parler de violences. Celles dont ils sont victimes ou qu'ils auraient commises. Celles qui imprègnent leur mémoire et leur inconscient. Celles qui alimentent leur cauchemar et leurs aspirations.

Pourtant, malgré cette omniprésence dans le discours national et international, on connaît encore mal la nature, les caractéristiques et les dynamiques des violences qui ont façonné l'histoire coloniale et nationale d'Haïti. La plupart du temps, leurs multiples modalités d'expression (la violence politique, la violence communautaire, la violence faite aux femmes, etc.) sont étudiées à tort de manière autonome. Elles sont traitées tantôt comme une conséquence de la pauvreté ou de l'exclusion d'une large fraction de la population; tantôt comme un fait masculin ou une prescription des cultures ancestrales, des croyances et rituels vodou; tantôt comme un indicateur de l'effondrement de l'État, etc.

Afin de sonder la validité de ces propositions, j'ai initié un programme de recherche dont les premiers résultats ont été publiés aux Presses de l'Université du Québec sous le titre « Violences et ordre social en Haïti : Essai sur le vivre ensemble dans une société postcoloniale ». En recourant à des sources et des terrains divers, cette étude appréhende la violence comme un fait social total, c'est-à-dire comme une réalité qui s'étend à l'ensemble de la société haïtienne et de ses institutions. Il ne s'agit donc pas seulement d'une atteinte à l'intégrité physique d'un corps individuel ou social, à la dignité et aux droits fondamentaux d'une personne. La violence n'est pas juste une « hypertrophie de la colère », ni un « phénomène d'effervescence sociale ». Elle participe en Haïti à l'ensemble des activités

sociales¹: économique, politique, religieuse, culturelle, esthétique... Elle peut s'incarner jusque dans les outils, les produits manufacturés, les produits alimentaires, les croyances religieuses, les attitudes, les arts, la littérature, etc. Elle peut être présente à toutes les étapes de la vie : de la naissance à la mort, voir même à l'inhumation. Elle se donne à voir à la fois comme marqueur identitaire et habitus, moyen de communication, structure de domination et mode de régulation sociale.

Cette manière de problématiser la violence nous a fait sortir des sentiers battus. Elle nous a permis d'observer au-delà des événements passagers, au-delà des incidents conjoncturels, les régularités dans les pratiques, les attitudes et les réflexes en situation de tension, de conflits ou de compétition. Elle a détourné notre attention des comportements qualifiés pour la diriger vers les interactions. Elle nous a aidé à resituer le fait violent dans une chaîne d'interactions où des rôles sociaux sont distribués et exécutés par les parties en présence, avec un degré relatif de conscience. Bref, elle nous offre une grille d'interprétation qui rend explicite la convergence des faits, en apparence pluriels et disparates, vers un système d'équilibre des déséquilibres.

En resituant ce que nous désignons par violence dans le champ de lutte qui l'a vu naître, en retraçant la généalogie de ses formes contemporaines en Haïti, nous avons fait émerger leur véritable signification sociale, à savoir un rapport de pouvoir articulé aux deux pôles d'une relation plus ou moins inégale : d'une part, la prédation-domination-répression; de l'autre, la contestation-résistance-émancipation. Ce rapport obéit à des logiques plurielles (émotion, valeur, coutume, finalité, etc.) et surdétermine, avec des éléments de contingence et les caractéristiques du milieu, la fréquence et l'ampleur de l'interaction violente. La gravité et l'intensité d'un geste violent d'une part, l'escalade qu'il entraîne de l'autre, varient pour leur part en fonction de la distance affective entre les acteurs impliqués (parenté, conjugalité, alliance), des ressources (matérielles et immatérielles) mobilisées et de l'importance des enjeux par rapport à leur survie matérielle et sociale (dénuement, déclassement, stigmatisation, exclusion, menace d'extinction).

¹ Ce qui caractérise une activité sociale selon Weber, c'est d'abord le fait qu'elle s'oriente en fonction du comportement (passé, présent ou futur) des autres, ensuite que l'acteur lui attribue une signification subjective.

À en juger par son rôle de régulation dans quelle que soit l'institution considérée (religieuse, politique, économique, culturelle), la violence la plus ordinaire apparaît par-dessus tout comme le reflet d'une "convention" beaucoup plus générale et beaucoup plus permanente, où se jouent la solidarité et la hiérarchie entre les Haïtiens.

Tous les éléments analysés dans le cadre de cette étude nous laissent croire que la mise en relief des racines historiques, des dynamiques opératoires, et des conditions sociales de reproduction de la violence révélera qu'elle fonde pour le meilleur et pour le pire le vivre ensemble en Haïti. C'est ce que nous essaierons d'établir dans nos futurs travaux.